

bibliothèque rose

# le fugueur précoce

alfredo diaz perez

LA LETTRE VOLÉE

Cet ouvrage est le dix-huitième de la collection « Lettres »  
publiée avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Maquette de couverture : Sign\* (Bruxelles)

Photographie de couverture : © Helen Levitt

Tous droits de traduction, de reproduction  
et d'adaptation réservés pour tous pays  
© 2021 ANTE POST a.s.b.l.

Dépôt légal : Bibliothèque royale de Belgique  
4<sup>e</sup> trimestre 2021 – D/2021/5636/10 – ISBN 978-2-87317-583-2

ANTE POST a.s.b.l.  
responsable des éditions de La Lettre volée  
<http://www.lettrevolee.com>

bibliothèque rose

# le fugueur précoce

alfredo diaz perez

LA LETTRE VOLÉE

*à J.*

*Entre 1967 et 1971*

Très tôt, j'aurai fugué. La première année aura été difficile à traverser jusqu'au jour où la position verticale d'*homo sapiens* me libéra des entraves terrestres et me fit comprendre qu'il était temps d'en sortir. J'ai fait ma première fugue.

Jusque-là, j'ai compté les heures. Ce matin de mai soixante-huit, je suis parti le cœur plus léger que le fond de l'air. Le ciel, juste au-dessus de moi, est devenu un toit. On ne doit jamais être trop sérieux quand on a peine neuf mois et que l'on s'aventure à faire ses premiers pas dans le monde.

J'ai fugué avec méthode. J'ai profité d'un instant de négligence de ma mère, je la voyais prise ailleurs. Ma mère, cette femme de trente ans, je veux dire qu'elle était au zénith de l'âge, avait trois décades à son actif de cette position, spécifique en son genre, aux hominidés.

J'aurai marché pendant des kilomètres à la découverte d'une ville que j'ignorais, Bruxelles. Personne n'aura voulu s'étonner de voir un petit larbin de soixante-neuf centimètres marcher sans hésitation en

rue, ni n'aura voulu se sidérer de le voir connaître si bien le plan de la ville, ni n'aura voulu l'arrêter dans son élan pour le déposer au commissariat le plus proche.

On m'a retrouvé à trois lieues de la maison. Je chantais.

Cette fois, ma mère en aura été quitte pour une belle peur. Disons-le, avouons-le, ça aura été elle, elle qui m'aura retrouvé et ramené, à mon corps défendant.

Il paraît que je me suis débattu comme on le fait à cet âge indigne où la parole nous manque pour exprimer la révolte aux premières heures d'un jour aussi historique que ce quatre Mai 68. Je préfère oublier. Face à l'intransigeance, un être dispose de ressources limitées.

J'aurai attendu une nouvelle opportunité avec une patience remarquable. J'aurai passé mes journées à observer la porte d'entrée. La porte de sortie.

Tout arrive à qui est capable d'attendre.

A dix-huit mois, je me serai enfui une deuxième fois. Je serai parti, emportant une petite planche de salut. Je ne saurai jamais où je l'ai ramassée, cette planche.

Personne ne me l'a dit, personne n'a su où j'ai bien pu me la procurer en cours de route.

Plus tard, je me vois toujours quitter la maison de ma mère les pieds nus, équipé d'un linge. Je ne me vois pas porter de layette. Pourquoi faire ?

La porte était ouverte. Je faisais semblant de dormir. Mais je gardais un œil entrouvert. Ma mère pensait qu'elle ne courrait aucun danger. Elle frottait les escaliers. En silence, je me suis faufilé entre elle et la rampe et j'ai pris la poudre d'escampette.

Je ne sais pas comment je suis parvenu à ouvrir la lourde porte cochère de la rue. La première fois non plus, je dois dire. J'ai toujours pensé que j'avais un don singulier pour ouvrir les portes, et, en particulier, les portes interdites.

Je crois bien que les rues devaient être désertes. Personne n'a osé

m'intercepter. A cette heure, les hommes travaillent ou se saoulent dans un bistrot et les femmes font leurs marchés ou trompent leurs maris.

J'avais changé d'itinéraire. Je marchais en chantant comme un pinson, en serrant contre mon petit ventre nu, la planche de salut.

J'avais changé d'itinéraire. Mon but restait identique. Je me dirigeais vers un lieu devant lequel j'étais passé avec ma mère. J'avais saisi sur le champ le sens de cet endroit. Il excitait ma curiosité, il stimulait ma convoitise. Je flairais qu'il y soufflait un air de liberté, malgré les vapeurs, les fumées et les odeurs nauséabondes. La gare marchande interdite au public. Pas à moi.

J'étais sur le point d'atteindre la gare marchande de Molenbeek Saint-Jean quand ma mère m'a rattrapé. Elle avait dû finir les escaliers plus tôt que prévu et elle était remonté dans l'appartement sous un prétexte ou l'autre. Il me manquait une rue à traverser et j'étais hors d'atteinte.

Les trains de marchandise furent longtemps les seuls qu'il m'ait été donné de connaître. J'ai vu sortir de la gare des wagons chargés de charbons. Je voyais leurs essieux se mettre en branle et les locomotives s'étirer et filer en ligne droite avec une lenteur douloureuse.

Il y a eu un vacarme de cris. Les clameurs de ma mère étouffaient les miennes. Ma planche de salut à laquelle je m'étais avec une obstination débile accroché, valsa dans le caniveau le plus proche.

Le salut se trouve ailleurs que dans un morceau de bois qui vous échappe des mains

De cet instant, devant une gare marchande, je date ma psychose.

Je deviens désaxé pour les années à venir.